

DOUZIÈME CONFÉRENCE

---

**JÉSUS-CHRIST RÉGNE EN DIEU**

SUR LES AMES PAR LE CULTÉ

---

Messieurs,

Jésus-Christ a triomphé des intelligences par la foi, comme il a subjugué les cœurs par l'amour. Cette double victoire atteste également sa divinité, car il n'est pas moins difficile de se faire aimer que de se faire croire parmi les hommes. Il semble dès lors qu'il suffise d'avoir établi ces deux points pour être en droit de conclure que Jésus-Christ règne en Dieu, comme il a vécu en Dieu et comme il est mort en Dieu. Et pourtant, si Jésus-Christ est Dieu, il a dû obtenir quelque chose de plus que la foi et l'amour. Assurément cette foi et cet amour prouveraient déjà sa divinité, puisque d'une part

Jésus-Christ gouverne les esprits par des mystères incompréhensibles, et que de l'autre il s'est emparé des cœurs par un amour dont la profondeur a su égaler l'étendue et la durée. Mais enfin, si éclatant que soit ce double hommage rendu à la souveraineté de Jésus-Christ, néanmoins ni la foi ni l'amour ne constituent en soi un hommage réservé à Dieu, puisqu'après tout l'homme aussi peut mériter une certaine créance et obtenir plus ou moins d'amour. Si donc Dieu a pu partager en quelque sorte avec nous l'hommage de l'esprit et celui du cœur, n'y a-t-il pas un troisième hommage qu'il se soit exclusivement réservé? Lorsque, le front dans la poussière, j'élève mon âme vers Dieu pour adorer en silence sa toute-puissante bonté, puis-je faire monter également vers un homme ce cri de l'âme qui confesse notre néant en face du Créateur? Non, le sens commun m'avertit que les hommes peuvent bien avoir quelque droit à l'adhésion de mon esprit et aux sentiments de mon cœur, mais qu'à Dieu seul appartient le culte de mon âme. Être cru, c'est beaucoup; être aimé, c'est encore plus; être adoré, voilà le comble de la puissance et le

faite de la souveraineté; car l'adoration est un hommage réservé à Dieu seul. L'homme ne peut y prétendre sans folie, et Dieu ne saurait le partager avec un être quelconque sans se renier lui-même. Conséquemment, si Jésus-Christ a établi dans le monde une royauté divine, il faut qu'après avoir régné sur les intelligences par la foi et sur les cœurs par l'amour, il règne de plus sur les âmes par le culte. Eh bien! Jésus-Christ a-t-il été adoré par les hommes, et cette adoration prouve-t-elle sa divinité? C'est la question qu'il nous reste à traiter.

L'histoire du monde est dominée par un fait bien étrange. Ce fait, le voici : Un homme naît, à un moment donné, sur un point du globe : le lieu de sa naissance est une étable, son berceau une crèche, sa mère une pauvre ouvrière, sa race la plus méprisée de toutes. A l'obscurité de sa naissance il joint celle d'une grande partie de sa vie. Il vit longtemps de la vie la plus commune et la plus ordinaire, de la vie de l'artisan; et enfin il couronne cette vie par la mort la plus ignominieuse qui fût jamais. Voilà le premier terme de la question dans toute sa simpli-

cité. Voici le deuxième : à quelques années, à quelques siècles de là, cet homme, cet enfant de Bethléem, cet artisan de la Judée, ce crucifié du Calvaire, est adoré par le monde civilisé comme le Dieu tout-puissant et infini. Ne dites pas que l'idolâtrie a pu favoriser un tel culte : partout où ce culte s'établit, l'idolâtrie disparaît, les temples du paganisme s'écroulent, les faux dieux s'évanouissent. C'est précisément parce que Jésus-Christ est adoré que les idoles ne le sont plus ; la date de son culte est celle de leur ruine. Plus l'idée du vrai Dieu s'épure et se développe dans la conscience humaine, plus l'adoration de Jésus-Christ grandit, s'étend, se prolonge ; elle embrasse depuis lors tous les temps comme tous les lieux ; et aujourd'hui, que dix-huit siècles ont passé sur cette adoration sans l'affaiblir, sans la diminuer, nous voici d'un pôle à l'autre, rois et peuples, grands et petits, riches et pauvres, savants et ignorants, nous voici prosternés devant lui, adorant sa puissance, implorant sa lumière, espérant son pardon. Au nom de Jésus-Christ, toute tête se courbe, tout genou fléchit, tout sceptre s'abaisse, toute épée s'incline, toute âme se

recueille en silence, et, de ces âmes silencieuses et ravies, de l'âme de l'enfant, comme de l'âme de l'homme mûr, de l'âme de l'adolescent, comme de l'âme du vieillard, de l'âme du juste, comme de l'âme du pécheur, s'élève vers Jésus-Christ le cri de l'adoration : *Dominus meus et Deus meus* « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu (1). » Voilà le deuxième terme de la question : Jésus-Christ crucifié, Jésus-Christ adoré ! Qu'est-ce que vous nierez dans tout cela ? Nierez-vous le premier fait que Jésus-Christ soit né, qu'il ait vécu, qu'il soit mort, comme je viens de le dire ? Mais la naissance de Jésus-Christ, sa vie et sa mort reposent sous la garde du témoignage, sous la garantie de dix-huit siècles d'examen et de tradition ; mais ce fait capital est entré dans la trame de l'histoire et s'est identifié avec elle, de telle sorte que, pour l'en arracher, il faudrait en rompre tous les fils. Nierez-vous le deuxième fait que Jésus-Christ soit adoré par le monde civilisé ? Mais ce deuxième fait est là sous vos yeux, vous le voyez, vous l'entendez, vous le touchez. Il n'y a qu'un

(1) S. Jean, xx, 28,

instant, lorsque cette divinité invisible et muette s'est offerte à vous sous de mystérieuses apparences, n'avez-vous pas fléchi le genou? Et ce qui vient de se passer dans ce temple ne se répète-t-il pas sur tous les points de la terre, partout où il se trouve une main pour élever la sainte hostie et une âme pour l'adorer? Lorsqu'elle descend de l'autel, quelle franchit les sacrés parvis pour traverser nos rues, pour apparaître sur nos places publiques, les têtes se découvrent, les fronts s'inclinent, les peuples se prosternent la face contre terre, les armées s'agenouillent, la voix du commandement se tait, les tambours battent aux champs, l'airain tonne, un saint respect parcourt ces rangs pressées, enchaîne les sens et subjugue les âmes. Nierez-vous qu'il en soit ainsi, que les hommes adorent Jésus-Christ non seulement tels qu'ils l'ont vu il y a dix-huit siècles, sous les formes sensibles de l'humanité, mais encore tel qu'ils l'entrevoient à toute heure et en tout lieu sous les voiles du Sacrement? Qu'ils l'adorent sur les rives de la Seine, comme sur les bords du Gange, à Moscou aussi bien qu'à Paris, sous le ciel de l'Amérique non moins

que sur les plages de l'Océanie? Mais mieux vaudrait nier le soleil, nier l'évidence, se nier soi-même, que de révoquer en doute cette adoration universelle et perpétuelle. Donc, s'il est un fait avéré, un fait certain, un fait incontestable, c'est que le monde civilisé est aux pieds d'un homme qui est né dans une étable, qui a vécu dans une échoppe, qui est mort sur une croix, c'est que l'humanité adore Jésus-Christ.

Eh bien, qu'est-ce que cela prouve? Cela prouve que Jésus-Christ est Dieu. Car si Jésus-Christ n'était pas Dieu, cette adoration universelle et perpétuelle serait un phénomène inexplicable, un effet sans cause, ou plutôt un prodige d'extravagance, un mystère d'iniquité, le scandale de la Providence. Prétendez-vous l'expliquer humainement? Mais quelle raison purement humaine pouvait-il y avoir de se soumettre à un tel acte? Adorer un crucifié! n'y avait-il pas toute apparence qu'un pareil culte fût faux, inique, insensé? Le culte de Jésus-Christ n'avait-il pas contre lui tous les obstacles que l'on peut imaginer? Et d'abord, qu'y avait-il, que pouvait-il y avoir de plus choquant pour les sens? Quoi! vous voilà devant un homme né de la femme,

et vous direz que c'est le Fils de Dieu? Et vous ne direz pas avec les Juifs : *Nonne hic est filius fabri* (1)? « N'est-ce pas là le fils d'un artisan? » Vous voilà devant un homme qui a trente ans, et vous direz que c'est l'Éternel? Et vous ne direz pas avec les Juifs : « Comment! il n'a pas encore cinquante ans et il a vu Abraham (2)? » Vous voilà devant un homme qui mesure à peine quelques pieds carrés de surface, et vous direz que c'est l'Infini!... Encore, s'il y avait là quelque chose qui pût tromper les sens ou éblouir la vue, je comprendrais peut-être ce vertige passager, cette fascination d'un moment. Mais au lieu d'un conquérant, qui s'enveloppe des rayons de sa gloire, en place d'un souverain dont la majesté peut faire oublier l'origine humaine, je ne vois que ce qu'il y a de plus humble, de plus pauvre en apparence, de moins noble et de moins éclatant selon le monde, un artisan. C'est tout ce qui parle aux sens, des mains, des pieds, un corps; moins que cela, un semblant de pain, une apparence de vin. Et voilà, dans quelles conditions devra se produire cette adoration

(1) S. Matth., XIII, 55.

(2) S. Jean, VIII, 55.

unique! Grand Dieu! Y a-t-il quelque chose de plus choquant pour les sens de l'homme? Si, peut-être, ce je ne sais quoi de mystérieux avait conquis les hommages de l'humanité, en sortant d'une race puissante et honorée, l'influence du nom, le prestige de la gloire, l'entraînement de la puissance expliqueraient tant soit peu une pression accidentelle, un trouble momentané. Mais non, c'est un Juif, et Tacite et Juvénal, Suétone et Pline ne nous apprennent-ils pas que la race des Juifs était universellement méprisée, bafouée et abhorrée? Que dis-je? Un Juif! C'est un Juif crucifié, le jouet de la multitude, l'opprobre d'une nation, un condamné à mort, un supplicié. O Jésus! pardonnez-moi si j'énumère ainsi vos ignominies, ces ignominies sont le triomphe de votre divinité. Oui, l'univers aux pieds d'un homme, d'un artisan, d'un Juif, d'un Juif crucifié, quel accablement pour les sens! Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, tant de folie, tant d'extravagance de la part des hommes me confond, me terrasse, m'anéantit. Si, au contraire, Jésus-Christ est Dieu, je comprends qu'il ait été adoré par le monde civilisé, que sa divinité ait étouffé la rébellion des sens, et qu'après les avoir dominés, tout